



présente

Morte saison

une nouvelle inédite

de

Jean-Michel Delambre

© Jean-Michel Delambre 2021

La pelouse sent bon l'herbe coupée. Sans doute la dernière tonte avant l'automne, se dit-il en pénétrant dans le hall de la maison de retraite. Il tape le code d'accès « 1-2-3-A », c'est facile à retenir pour les résidents dont la mémoire s'effiloche. Il se présente à l'accueil et une infirmière le guide jusqu'à l'entrée de la salle de télévision. Les tableaux qui décorent les couloirs lui sont désormais familiers. Un vélo sous une tonnelle, le marché de Collioure, un coteau ensoleillé planté de vignes, le fort Saint-Elme dominant une colline boisée et fleurie. Des peintures aux couleurs chatoyantes, images rassurantes de la vie du dehors, la vie d'avant. Les odeurs de cuisine se mêlent à celles des médicaments et du désinfectant. Il se fraye un chemin parmi les pensionnaires. Relents d'eau de toilette, de transpiration et d'urine. Quelques-uns des pensionnaires sourient au visiteur. Il imagine que certains ont dû se pomponner et se faire beaux pour le repas du soir.

C'est bien elle. Cette petite chose décharnée qui reste coquette (elle a encore maigri, depuis le mois dernier), recroquevillée sur son fauteuil roulant, perdue parmi d'autres petites choses autour de la télé. Ils sont devant « Questions pour un champion », mais certains somnolent ou semblent déjà évadés d'eux-mêmes. Douze femmes et quatre hommes convertis à l'ennui et à la résignation.

Il connaît tous les rites de l'établissement. Bientôt, on les alignera dans l'attente du dîner, comme pour un départ de grand prix automobile. Il se reproche la comparaison. Il y a ceux qui veulent être les premiers devant la soupe chaude ou le verre de vin. Les autres suivront, en roue libre, ou clopin-clopant, ou agrippés à leur déambulateur. « Est-ce ainsi que les hommes vivent ? »

Maintenant ils sont tous les deux, à l'écart, seuls au monde. Il veut croire qu'elle l'a reconnu.

Il voudrait qu'elle se voie dans ses yeux à lui qui commencent à s'embuer. Miroir, mon beau mouvoir ! Pour ne pas pleurer devant elle, il la serre très fort dans ses bras. Il a envie de dire : « Maman ! ». Elle cherche à se détacher de l'étreinte. Elle n'a jamais aimé les effusions en public. Oui, c'est bien elle, avec toujours cette même pudeur excessive !

Il se sent perdu, comme chaque fois, au moment des retrouvailles.

Que reste-t-il d'une vie ? Des cartons avec du linge, des livres et des babioles, deux ou trois petits meubles « de famille ». C'est pas grand-chose, en volume : deux mètres cubes environ dans une chambre d'EHPAD. Et des tonnes de silence ! Un silence nu qu'on habille avec d'autres silences ou des mots convenus et embarrassés : « Tu vas bien, maman ? », « Tu as bonne mine ! ». Mais comment pourrait-elle aller bien, ici, loin de chez elle, dans sa prison de retraite ? Bien sûr, dans la chambre à l'étage, il lui reste quelques souvenirs. Le vieux crucifix ouvragé au-dessus de la tête de lit. Des photos encadrées au mur, photo de mariage, photo du mari en marin, jeune et beau, coiffé à la Rudolf Valentino, photos des enfants et des petits-enfants, et celle, plus grande, du fils cadet, mort à 20 ans. Dans un sous-verre, trois petites aquarelles délicates, un chevalement sur fond de terrils, des oyats ébouriffés dans les dunes de la côte d'Opale, un fier beffroi des Flandres...

Son appartement dispose d'un balcon d'où l'on aperçoit le port et les bateaux à quai. Et le va-et-vient des cargos. L'un d'eux, L'Atlantic Hope, s'éloigne à coups de sirène insistants.

Rien que pour la vue sur le port, l'établissement est plutôt sympa. L'antichambre accueillante avant le grand voyage.

Elle esquisse un sourire gêné, comme pour s'excuser de ne pouvoir sauter de joie ou de vivre encore. « J'ai fait mon temps », dit-elle souvent. On lui a enlevé son dentier, ce qui rend son visage plus émacié encore. Elle, si timide. Elle qui détestait qu'on la regarde sans

être apprêtée, ainsi exposée aux yeux de tous, sanglée sur son fauteuil. Elle qui fuyait la foule et a passé sa vie à apprivoiser la solitude après que son mari eut décidé de disparaître...

Il pense soudain qu'elle ne sait toujours pas nager. Elle aurait tellement aimé ne plus avoir peur de l'eau. Mais comment s'accorder un peu de temps avec quatre enfants à élever seule ! Elle en voulait une dizaine, comme pour obéir à sa foi, « croissez et multipliez ! »

Il lui propose une promenade dans le parc et lui tend le bras. Elle s'appuie sur sa canne plus que sur son bras à lui. Elle n'a jamais voulu recourir aux autres. Peur de déranger. Il l'installe à l'ombre et s'assoit près d'elle, plus près encore, pour pouvoir la respirer.

Il se met à observer ses mains, il aime bien, ses mains. Des mains rouillées, déformées par les rhumatismes et l'arthrose. Mains sarments de vigne, de belles mains de vieille... Enfant, il s'amusait à lui faire remarquer : « Maman on voit tes veines ! » pour qu'elle lui réponde en souriant : « Qui voit ses veines voit ses peines ! » Il a envie de les toucher à nouveau, ces mains, sentir la vie couler encore dans ces lacis violacés qui affleurent sous la transparence de la peau. La vie en filigrane.

Il dit : « Maman, on voit tes veines ! » Sa bouche s'est plissée en un vague sourire triste, vite dissous, comme un vol d'oiseau lointain.

Ces mains autrefois si agiles et si travailleuses qui ne savent plus tenir l'aiguille et le fil, les ciseaux, le crayon, le pinceau et la boîte d'aquarelles, ou le livre... Ces mains qui ne pétrissent plus la pâte de la tarte à gros bord du dimanche. Ces mains qui ne glissent plus sur le piano en jouant Chopin ou leurs airs préférés. Ces mains qui ne tricotent et ne brodent plus que le silence.

Le moment de la lecture est venu. Autrefois, elle aimait lire, faire des mots croisés... Maintenant, elle semble apprécier qu'on lui fasse la lecture... Il a choisi un court extrait de Belle du Seigneur. Il a pris ce bouquin-là pour pouvoir lui dire les mots qu'il ne parvient pas à dire.

Dès qu'il la sent lasse, il s'interrompt. C'est dans ses yeux, maintenant, qu'il voudrait lire une flamme. Mais il a, comme à chaque fois, le sentiment que chacun reste seul avec sa propre histoire. Peut-être son esprit est-il parti vagabonder dans les paysages de Collioure qui ornent le hall d'entrée et la salle à manger ou dans les brumes de son Nord natal, où elle a passé presque toute sa vie. Il se plaît à l'imaginer plus jeune, sur la plage. Il lui donne une leçon de natation. Les chers disparus sont là aussi, la famille est au complet...

Vite, il cherche des images d'autrefois à lui offrir, lui parler des films qu'ils aimaient regarder ensemble, le dimanche, sur la télé noir et blanc : « Tu te souviens, maman ? »

Deux pensionnaires les observent, un peu plus loin, derrière un feuillage rougissant.

– Elle a de la chance. Qu'est-ce qu'il a l'air de l'aimer, sa mère !

– Paraît que c'est pas sa maman ! La sienne est morte il y a trois mois. Celle-là, il l'aurait comme qui dirait « adoptée ». C'était l'amie de sa mère, mais, elle, personne ne lui rendait visite. Alors il a continué à venir la voir, en faisant comme si... Je crois qu'elle a perdu la tête !

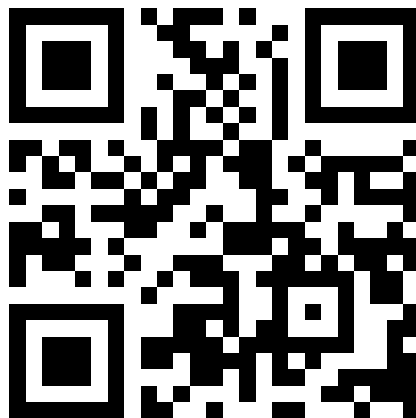
– À moins que ce soit lui... ou les deux !

Et les vieilles de pouffer de rire comme les jeunettes qu'elles sont redevenues un instant.

Tout à l'heure, il repartira à regret, parmi les cris des mouettes et les sirènes des cargos. Avec dans la tête une chanson de son enfance, parmi celles qu'il demandait à sa maman de jouer au piano, et qu'ils reprenaient ensemble.

Peut-être « *Ballade en novembre* », d'Anne Vanderlove ou « *Morte saison* », de Georges Chelon...

Jean-Michel Delambre



Ce QRcode vous permet d'accéder au site :

www.lartenchemin.com

où vous pouvez retrouver et télécharger gratuitement toutes les nouvelles de L'Art en chemin

Suivez l'actualité des artistes de L'Art en chemin sur la page Facebook : « L'Art en chemin »